

Marseille, vue générale des ports prise au nord. Cliché : Photo Aérienne Spirale, vers 1960. © Chambre de commerce et d'industrie Marseille-Provence.



Marseille, écrin d'azur ou métropole ?

“Très longtemps on a imaginé Marseille avec le regard de Monsieur Brun, le Lyonnais. Dans les dernières décennies on l’a imaginé à travers le regard du cadre parisien¹. Nous avons pris le parti iconoclaste d’interroger les Marseillais pour connaître ce que, eux, imaginaient.”

1. On cite toujours à ce propos l’enquête de démoscopie commandée par Gaston Defferre en 1985.

2. A la suite du livre de Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, Le Seuil, 1993.

3. Etude du CRES, *Structuration d’une aire urbaine, l’impact des images locales*, 1991.

4. Etudes de Laurence Musso-Teillard, *L’identité périphérique, l’exemple d’Aix-les-Milles*, CRES, 1992 ; d’Arlette Apkarian, *Identités territoriales et métropole urbaine, la périphérie d’Aix-en-Provence*, LAMES, 1996.

PAR PIERRE VERGÈS ET VÉRONIQUE JACQUEMOUD

Donner la parole à ceux qui ne la prennent qu’en privé, au café du Commerce et quelquefois dans la foule des manifestants, n’est pas pour nous un clin d’œil post-moderniste à la mode du moment². C’est une habitude qui nous a fait interroger les habitants des communes de l’étang de Berre³ et ceux des écarts d’Aix-en-Provence⁴. C’est surtout une posture scientifique qui privilégie l’identité à l’image. La première est construction dynamique, la seconde photographie immobile. En effet l’image d’une ville, d’une localité, d’un lieu est toujours une image construite de l’extérieur. Elle est celle des médias, des publicistes, des visiteurs occasionnels, des on-dit qui se colportent. Elle est le plus souvent stéréotypée. Les Marseillais savent le décalage

entre le Marseille de Pagnol et celui de l'an 2000 ; le décalage entre le Marseille des films de truands et la réalité du commerce de Belsunce et de l'activité du port.

A l'inverse, les habitants voient la ville à travers une démarche identitaire qui tient compte de tous les moments de leur existence. Cette identité est faite de cadres de vie, de modes de vie, de parcours, de lieux privilégiés, de symboles. Elle puise ses ressources dans le passé, elle se renouvelle autour d'emblèmes plus modernes. Toute recherche d'image se doit d'abord d'explorer "l'identité locale" ; l'identité est une construction idéale du quotidien et s'exprime, de manière certes idéale, par le slogan "Fiers d'être marseillais" !

On voit trop souvent cette identité construite autour de l'opposition indigène/ "étranger", en un mot : nous/les autres (autres villes, autres groupes, telle l'équipe du Paris-Saint-Germain) alors qu'elle est tout autant fondée sur la somme des reconstructions personnelles de l'environnement, reconstructions qui empruntent au partage de la parole, des idées, des humeurs de l'ensemble des habitants ; reconstructions qui bricolent des matériaux déjà là mais réinterprétés à chaque instant. Le cadre scientifique de son analyse ne peut être que celui des "représentations sociales", représentations partagées avec les autres, représentations construites dans la longue durée de l'histoire, dans les débats du moment, dans les gestes de tous les jours.

Marseille, pour ses habitants⁵, est d'abord un cadre de vie et on peut ajouter un cadre de vie agréable. Il est fait de soleil, mer et beauté. L'évocation spontanée de cette ville est positive pour les trois quarts des Marseillais, elle est ancrée dans l'histoire à l'aide d'emblèmes (Bonne Mère, Vieux-Port, Canebière, Pagnol, mistral et pastis...), elle est moderne par la référence au football (l'OM) ou à la culture. Ces références traduisent un certain attachement à l'histoire locale. Mais d'autres indices indiquent les prémices d'un déclin d'une image folkloriste et passéiste de Marseille et la montée en puissance du football, porté, pour l'instant, seulement par une partie des Marseillais.

Cependant il ne faudrait pas croire que cette image d'une vie au soleil est consensuelle, idyllique, alors que la saleté, le chômage ou l'insécurité sont très présents pour une partie de ses habitants. Mais, contrairement à la réputation mafieuse ou incivile qui remplissait ces dernières années les pages ou émissions des médias nationaux, les Marseillais ne se repaissent pas de cette stigmatisation, ils lui opposent une vision ouverte. En effet, la surprise de notre enquête vient d'où on ne l'attendait pas : Marseille est, à leurs yeux, une ville cosmopolite, réalité pour tous les observateurs de la vie des quartiers, direz-vous, mais réalité vécue positivement par 70 % des personnes interrogées. Faire vivre ensemble plusieurs communautés rime avec ville tournée vers l'avenir et facile à vivre⁶. Les différences culturelles entre les habitants ne sont pas un obstacle à cette dimension communautaire car ils sont près des trois quarts à penser que ces différences ne sont pas très marquées.

5. Etude du LAMES, *Les Marseillais parlent de leur ville : étude de l'image de Marseille*, 1999. Sondages 3S Marketing de février 1998 et février 1999.

6. Les corrélations entre les réponses à ces phrases sont fortes et significatives.



Holger Trülzsch, *Les Figurants dans l'espace fragmenté*, Marseille, 1986.

Cette vision un peu irénique est sujette à modulations selon le contexte car ce sens commun (partagé) cohabite avec des opinions politiques plus inscrites dans les débats, les peurs, les rejets de l'inconnu. Dans le même temps où ils adoptent une attitude ouverte à l'étranger, les Marseillais peuvent refuser la construction d'une grande mosquée (58 % ne sont pas d'accord pour une telle construction). Cette opinion n'est pas en contradiction avec le cadre de référence cosmopolite, elle n'en est que la manifestation limitée et brouillée par d'autres références (en particulier l'idéal d'une culture laïque constitutive de la République).

Ville méditerranéenne, Marseille n'ignore pas qu'elle est une porte sur l'Orient. Cette vocation ne repose pas sur son front de mer mais sur son port, et, plus encore, sur sa culture, son histoire, elle évoque aussi le brassage de ses populations. Une telle vision dépasse le simple cadre de vie pour donner aux Marseillais une référence identitaire forte car bâtie sur les hommes, ce qu'ils furent, ce qu'ils ont laissé, ce qu'ils brassent ensemble. L'identité méditerranéenne doit être vue comme un cadre de référence assez stable car ancrée dans le long terme. L'histoire de l'aventure coloniale, africaine, nord-africaine, celle des migrations des peuples de la Méditerranée (Arméniens, Syriens, Libanais, Italiens...) et celle de la décolonisation de l'Afrique du Nord sont inscrites profondément dans les mémoires. Elles sont aussi réactivées par la vitalité des associations communautaires. La société civile vit au rythme des liens tissés par ce siècle, des liens qui marquent encore profondément le commerce et pas seulement celui qui fleurit aux portes du port, des liens qui se vivent dans une cohabitation pas toujours sereine mais jamais vraiment explosive. Les écrivains marseillais actuels réfractent bien cette identité profonde ; à travers des trames policières ils décrivent une société où l'étranger a sa place, où les cultures se métissent, où les cuisines se marient.

On pourrait penser que l'ouverture culturelle associée à la perception d'une vocation méditerranéenne large ferait de Marseille une ville métropole intégrant son *hinterland*. Il n'en est malheureusement rien. Il existe un décalage important entre les échelles territoriales de la représentation des Marseillais et l'échelle territoriale de leur vie quotidienne. Les Marseillais décrivent un territoire relativement limité. Ils ne visent pas à faire de Marseille une métropole, une capitale régionale. Tournés vers le large, ils se laissent enfermer par les collines qui les dominent. Pour plus de la moitié des habitants seul le centre-ville est pris en considération, et ils ne sont

Les Marseillais décrivent un territoire relativement limité. Ils ne visent pas à faire de Marseille une métropole, une capitale régionale. Tournés vers le large, ils se laissent enfermer par les collines qui les dominent.

que 17 % à concevoir une ville au-delà de son périmètre communal. L'environnement régional ou métropolitain ne leur apparaît pas être le point de passage obligé du développement économique. Pour expliquer cette vision autocentrée, il faut invoquer une raison morphologique et un mécanisme d'économie cognitive : la réduction de la ville à ses emblèmes.

La ville n'est pas d'abord facile, on dirait qu'elle se protège de son environnement pour mieux mettre en valeur la perle dans son écrin. La géographie ne permet d'arriver à Marseille que par d'étroits passages. A l'est, le long d'une rivière entre deux massifs, au nord, par un col où passent côte à côte nationale, autoroute et chemin de fer dominés par les ruines de moulins ; à l'ouest, on quitte l'étang de Berre pour se trouver dans un désert de roches blanches où Marseille ne se dévoile qu'au sortir d'un tunnel. Mais de tous ces points de vue on découvre un panorama de cinéma déroulant le port, Notre-Dame-de-la-Garde et les calanques. Le tourisme en prend à peine conscience.

Ainsi limité, l'espace géographique des Marseillais est essentiellement emblématique. Le centre-ville est réduit au Vieux-Port et à la Canebière, les abords les plus proches en sont éliminés (rue de la République, Belsunce, la porte d'Aix, les Réformés, le Pharo). Les grands aménagements appréciés de tous se réduisent au métro, au TGV et à la plage du Prado ; tous trois sont utilisés mais ils ont aussi une dimension symbolique forte : ce sont, pour les premiers, les attributs d'une grande ville, et, pour le dernier, un des lieux d'appropriation de la Méditerranée. D'évidence les Marseillais voient mal tous les efforts passés en matière d'aménagement. La référence actuelle au "Grand Sud-Est" reste le parent pauvre de leurs représentations.

Et pourtant ce localisme est battu en brèche par les constats que sont conduits à faire les observateurs de la dynamique de cette ville. En premier lieu, les déplacements quotidiens dessinent une tout autre réalité. Les communes autour de Marseille sont devenues des pôles d'emplois attractifs : Aubagne, Martigues, Vitrolles, Aix-en-Provence ont plus d'emplois que d'actifs résidents. Les lieux de travail et l'habitation principale sont de plus en plus séparés et se distribuent maintenant sur l'ensemble du territoire métropolitain. Les différents recensements montrent la dispersion et la multiplicité des liaisons entre toutes les communes. Seulement 35 % des couples d'actifs travaillent dans leur commune de résidence. Pour près du quart des familles l'homme ou la femme parcourt plus de quinze kilomètres pour aller travailler. Les habitants de la métropole vivent sur la totalité de son espace. Les espaces de consommation ou de loisir ne sont pas concentrés à Marseille. L'attractivité de la Camargue ou des calanques n'est plus à démontrer. Les cabanons, qui sont l'une des grandes traditions marseillaises, se transforment en résidences principales où le crépi remplace bois et parpaings.

La ville n'est pas d'abord facile, on dirait qu'elle se protège de son environnement pour mieux mettre en valeur la perle dans son écrin.

Le voisinage n'est plus la proximité. La voiture associée à un réseau autoroutier dense, au maillage serré et non radioconcentrique, permet une liberté de mouvement à la dimension d'un espace de vie métropolitain. Marseille est le principal pôle d'emplois mais cette suprématie n'est plus aussi totale : cette ville représentait 63 % de l'emploi du département en 1962 et seulement 43 % en 1990. Si Marseille procure des emplois, un nombre presque équivalent de ses habitants va travailler hors

de la commune. Le corridor Aix-Marseille voit chaque jour 450 000 déplacements. A côté de cet axe, les déplacements quotidiens ne passant pas par Marseille sont de plus en plus importants, aussi sont-ils en croissance constante.

Ce système urbain original, où se partagent les différentes fonctions urbaines, vit de la pluralité et de la complémentarité. Le schéma mental radioconcentrique ne

Il nous semble que Marseille souffre moins d'une mauvaise image, que l'extérieur cultiverait, que d'une vraie difficulté à se construire une identité en rapport avec sa réalité métropolitaine.

s'applique pas ici. Nous avons affaire à un espace "réticulé". Il existe une véritable multipolarité dans tous les domaines : économique, commercial, universitaire et culturel. Certaines fonctions centrales sont assurées en périphérie et dans des espaces interstitiels. Sans parler de l'Ecole de l'air à Salon ou du Commissariat à l'Energie Atomique à Cadarache, on peut dessiner un axe est-ouest allant des hélicoptères de Marignane aux cartes à puce de Trets, axe qui ignore Marseille. Les espaces commerciaux périphériques, comme Plan de Campagne, deviennent le week-end de véritables pôles d'attraction (de l'achat au cinéma et boîte de nuit). Les théâtres d'Istres et Martigues rivalisent avec ceux de Marseille. Cette région inaugure le règne de la complexité garantissant l'adaptation aux évolutions de demain. Les centralités historiques et symboliques qui la parsèment dépassent les découpages communaux. Il y a un véritable désaccord entre ce que vivent les Marseillais et ce qu'ils se représentent. Mais il ne faudrait pas tomber dans l'erreur de privilégier l'objectivité des chiffres économiques ou de la circulation. Les représentations sociales ont leur efficacité. Elles déterminent bien des conduites, en particulier celle du choix résidentiel. Il nous semble que Marseille souffre moins d'une mauvaise image, que l'extérieur cultiverait, que d'une vraie difficulté à se construire une identité en rapport avec sa réalité métropolitaine, seule capable de la propulser au rang des villes qui comptent dans la concurrence des territoires autour de la Méditerranée.